

## BIENNALE D'HISTOIRE DES THÉORIES LINGUISTIQUES

Porquerolles, 28 août / 1<sup>er</sup> septembre 2006

### Histoire des représentations de l'origine du langage et des langues

29 août 2006. Atelier C. Les scénarios de l'origine aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles

Valérie Raby. Représentations de l'énoncé primitif et genèse des parties du discours

#### Documents joints :

- pp. 1-3 : Girard, Gabriel (1747 [1982]) *Les Vrais principes de la langue françoise*, introduction par P. Swiggers, Genève ; Paris : Droz ; reprod. de l'éd. de Paris, Le Breton : 42-47.
- pp. 4-5 : Turgot (ca 1750) *Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis* [(1748), *Réflexions philosophiques sur l'origine de la langue et la signification des mots*] in Grimsley, Ronald (1971) *Maupertuis, Turgot et Maine de Biran. Sur l'origine du langage*, Genève/Paris, Droz : 65-69.
- pp. 6-10 : Condillac (1775 [1972]) *Grammaire* (seconde partie du tome VI des *Oeuvres complètes : Art de raisonner et grammaire*), Slatkine Reprints, réimpr. de l'éd. de Paris, 1821-1822] : 404-418.
- pp. 11-21 : Destutt de Tracy (1803 [1970]) *Eléments d'idéologie II : Grammaire*, Paris, Vrin, reprod. de l'éd. de 1817 : 16-19 ; 32-35 ; 38-43 ; 67-71 ; 80-81 ; 108-113 ; 152-167.
- p. 22 : Hourwitz, Zalkind (1808 ?) *Origine des langues*, Paris, l'auteur, (s. d.) : 22-23 ; 28-29.

peintre qui peint des lointains, il travaille comme l'esprit de l'ignorant ; rien de différencié ; les hommes sont des hommes ; les maisons sont des maisons ; voilà tout et voilà nos idées confuses.

IV. — Il est vrai que, excepté ces langues qui ne paraissent que des traductions les unes des autres, toutes les autres étaient simples dans leurs commencements ; elles ne doivent leurs origines qu'à des hommes simples et grossiers, qui ne formèrent d'abord que le peu de signes dont ils avaient besoin pour exprimer leurs premières idées. Mais bientôt, les idées se combinèrent les unes avec les autres et se multiplièrent ; on multiplia les mots, et souvent même au-delà du nombre des idées.

1° Si, par langue simple, Maupertuis entend celle où il y a peu de mots, il a tort, et s'il entend autrement, il a tort de dire que les premières langues furent simples.

2° Des hommes grossiers ne font rien de simple ; il faut des hommes perfectionnés, et une langue ne devient simple que lorsque les *mots* sont de *purs signes*, ce qui n'est pas dans l'origine où *tout mot est métaphore* souvent forcée.

3° Les mots sont répétés, mais jamais inventés sans idée ou sensation répondante ; c'est toujours idée.

V. — Cependant ces nouvelles expressions qu'on ajouta dépendirent beaucoup des premières qui leur servirent de bases : et de là est venu que, dans les mêmes contrées du monde, dans celles où ces bases ont été les mêmes, les esprits ont fait assez le même chemin, et les sciences ont pris à peu près le même tour.

1° Ce cinquième article suppose qu'il y a des bases différentes et ce sont partout les sens.

2° Il est faux que les mêmes bases suffisent pour les mêmes progrès ; les langues aident les progrès, mais seules ne les font pas naître.

VI. — Puisque les langues sont sorties de cette première simplicité, et qu'il n'y a peut-être plus au monde de peuple assez sauvage pour nous instruire dans la recherche d'une vérité pure que chaque génération a obscurcie ; et que, d'un autre côté, les premiers moments de mon existence

ne sauraient me servir dans cette recherche ; que j'ai perdu totalement le souvenir de mes premières idées, de l'étonnement que me causa la vue des objets lorsque j'ouvris les yeux pour la première fois, et des premiers jugements que je portai dans cet âge où mon âme plus vide d'idées m'aurait été plus facile à connaître qu'elle ne l'est aujourd'hui, parce qu'elle était, pour ainsi dire, plus *elle-même* ; puisque, dis-je, je suis privé de ces moyens de m'instruire, et que je suis obligé de recevoir une infinité d'expressions établies, ou du moins de m'en servir, tâchons d'en connaître le sens, la force et l'étendue, remontons à l'origine des langues, et voyons par quels degrés elles se sont formées.

1° Maupertuis suppose toujours que c'est aux langues sauvages à nous instruire sur la nature de notre esprit : j'ai dit plus haut ce qu'il faudrait, les choses étant ce qu'elles sont.

2° Je ne comprends pas ce que c'est qu'une *âme vide d'idées* et encore moins comment elle pouvait *se connaître* dans cet état-là. Maupertuis est ici la dupe de l'imagination ; il est bien sûr que je vois mieux les compartiments d'une chambre vide de meubles ; mais une âme pour se voir, a besoin d'idées ; rien n'en suppose peut-être autant que le retour sur soi.

3° Maupertuis ne dit rien, dans tout son ouvrage, qui serve à connaître le sens, la force des mots, et ce n'est que par des observations suivies sur les différents usages des mots, qu'on trouvera leur sens fixe ou du moins qu'on trouvera leur non-valeur.

VII. — Je suppose qu'avec les mêmes facultés que j'ai d'apercevoir et de raisonner, j'eusse perdu le souvenir de toutes les perceptions que j'ai eues jusqu'ici, et de tous les raisonnements que j'ai faits ; qu'après un sommeil qui m'aurait fait tout oublier, je me trouvasse subitement frappé de perceptions telles que le hasard me les présenterait ; que ma première perception fut, par exemple, celle que j'éprouve aujourd'hui lorsque je dis : *je vois un arbre* ; qu'ensuite j'eusse la même perception que j'ai aujourd'hui lorsque je dis : *je vois un cheval*. Dès que je recevrais ces perceptions, je verrais aussitôt que l'une n'est pas l'autre, je chercherais à les distinguer, et comme je n'aurais point de langage formé, je les distinguerais par quelques marques et pourrais me contenter de ces expressions, A et B, pour les mêmes choses que j'entends aujourd'hui quand je dis, *je vois un arbre, je vois un cheval*. Recevant ensuite de nouvelles perceptions, je

pourrais toutes les désigner de la sorte ; et lorsque je dirais par exemple R, j'entendrais la même chose que j'entends aujourd'hui quand je dis : *je vois la mer*.

1° Cette supposition est ridicule ; la faculté d'apercevoir ne subsiste que par les perceptions mêmes et peut-être même suppose-t-elle les signes ; du moins est-il bien vrai que l'homme tel qu'il est à présent a besoin des signes pour raisonner.

2° Un homme seul, tel que le suppose ici Maupertuis, ne serait pas tenté de chercher des marques pour désigner ses perceptions ; ce n'est que vis-à-vis des autres qu'on en cherche.

3° Il s'ensuit de là, et d'ailleurs c'est une chose claire, que le premier dessein du langage et le premier pas est d'exprimer les objets, et, non les perceptions ; ce second dessein ne vient à l'esprit que lorsque, dans le sang-froid du retour sur soi-même, la perception elle-même devient un objet de perception. Cela paraîtra d'autant plus évident que nos premières idées sont des sensations et que, par l'effet naturel des sensations, nous les rapportons promptement aux objets extérieurs.

Cette observation renverse presque tout l'ouvrage de Maupertuis ; mais j'ai d'autres choses à observer.

VIII. — Mais parmi ce grand nombre de perceptions dont chacune aurait son signe, j'aurais bientôt peine à distinguer à quelle perception chaque signe appartiendrait, et il faudrait avoir recours à un autre langage. Je remarquerais que certaines perceptions ont quelque chose de semblable, et une même manière de m'affecter, que je pourrais comprendre sous un même signe. Par exemple, dans les perceptions précédentes, je remarquerais que chacune des deux premières a certains caractères qui sont les mêmes, et que je pourrais désigner par un signe commun : c'est ainsi que je changerais mes premières expressions A et B en celles-ci, C D, C E, qui ne différeraient des premières que par une nouvelle convention, et répondraient aux perceptions que j'ai maintenant, lorsque je dis : *Je vois un arbre, je vois un cheval*.

1° Maupertuis, qui prêche tant qu'il faut remonter aux premiers pas de l'esprit humain, suppose ici un philosophe qui forme un langage de sang-froid : c'est porter l'esprit de sys-

tème partout. Comment veut-on me faire concevoir la formation d'un langage qui est né dans la chaleur de la sensation et qui est un résultat presque forcé du sentiment actuel qui opérerait dans divers instants et sans suites ?

2° Je ne comprends pas comment, dans une langue parlée, on pourrait substituer ainsi des expressions à d'autres ; cela est bon dans un cabinet : je sais bien que Maupertuis traite cela de supposition, mais il sera bien adroit si, avec des suppositions opposées à la vérité, il en tire une explication de l'origine des langues.

Le 9<sup>e</sup> article n'est qu'une paraphrase du 8<sup>e</sup> ; ainsi, même défaut.

Je n'ai rien à dire sur le 10<sup>e</sup> article. <sup>1</sup>

XI. — Mais le caractère C, qui répond à *je vois*, subsistera dans toutes les perceptions de ce genre, et je ne le changerai que lorsque j'aurai à désigner des perceptions en tout différentes, comme celles-ci : *j'entends des sons, je sens des fleurs*, etc.

Si je voulais faire une mauvaise chicane à Maupertuis, je lui dirais que le caractère C pourrait ne signifier que perception en général et subsister éternellement, soit pour *je vois*, soit pour *j'entends* ; de là naîtrait non pas de la fausseté, mais une inexactitude étonnante dans le langage, et il y a à parier que, dans les langues les plus policées, il y a beaucoup de mots vagues pour des choses très différentes : *j'ai faim, j'ai soif* ; pourquoi ne disons-nous pas : *j'ai son, j'ai couleur*, ou quelque chose de pareil ; la faim et la soif sont peut-être, ainsi que l'a observé Montaigne, deux sens ; mais le malheur a voulu qu'ils n'eussent pas des noms particuliers affectés pour l'espèce de leur sensation.

Un autre exemple : *dixi*, en latin, signifie le passé : *j'ai dit*, et l'aoriste : *je dis*.

<sup>1</sup> Pour ces articles, supprimés ici, se reporter au texte de Maupertuis, p. 35.

En voilà assez, je n'ai pas assez de courage pour faire d'autres recherches.

XII. — C'est ainsi que se sont formées les langues ; et comme les langues une fois formées peuvent induire en plusieurs erreurs et altérer toutes nos connaissances, il est de la plus grande importance de bien connaître l'origine des premières propositions, ce qu'elles étaient avant les langages établis, ou ce qu'elles seraient si l'on avait établi d'autres langages. Ce que nous appelons nos sciences, dépend si intimement des manières dont on s'est servi pour désigner les perceptions, qu'il me semble que les questions et les propositions seraient toutes différentes si l'on avait établi d'autres expressions des mêmes perceptions.

1° Il y a grande apparence qu'avant les langages établis, il n'y avait aucune proposition ; toutes nos idées devaient être des sensations ou des peintures de l'imagination.

2° Si l'on avait établi d'autres langages, ç'aurait été sur la base des sens ; ainsi, les propositions auraient été à peu près les mêmes, et toute la différence aurait été dans les progrès.

3° Si pourtant les premières expressions eussent été plus relatives à un sens qu'à un autre (au goût par exemple), qu'à la vue (dont maintenant plusieurs expressions des autres sens dépendent), cela aurait introduit une métaphysique différente et dans le cas, je suppose, du goût, elle eût été, selon toutes les apparences, plus obscure et moins détaillée, ainsi que les effets du goût.

XIII. — Il me semble qu'on n'aurait jamais fait ni questions ni propositions, si l'on s'en était tenu aux premières expressions simples A B C D, etc., si la mémoire avait été assez forte pour pouvoir désigner chaque perception par un signe simple, et retenir chaque signe sans le confondre avec les autres. Il me semble qu'aucune des questions qui nous embarrassent tant aujourd'hui, ne serait jamais même entrée dans notre esprit, et que, dans cette occasion plus que dans aucune autre, on peut dire que la *mémoire est opposée au jugement*.

Après avoir composé, comme nous l'avons dit, les expressions de différentes parties, nous avons méconnu notre ouvrage : nous avons pris chacune des parties des expressions pour des choses, nous avons combiné les choses

entre elles pour y découvrir des rapports de convenance et d'opposition et, de là, est né ce que nous appelons nos sciences.

Mais qu'on suppose pour un moment un peuple qui n'aurait qu'un nombre de perceptions assez petit pour pouvoir les exprimer par des caractères simples : croira-t-on que de tels hommes eussent aucune idée des questions et des propositions qui nous occupent ? Et, quoique les sauvages et les Lapons ne soient pas dans le cas d'un aussi petit nombre d'idées qu'on le suppose ici, leur exemple ne prouve-t-il pas le contraire ?

Au lieu de supposer ce peuple dont le nombre des perceptions serait si resserré, supposons-en un autre qui aurait autant de perceptions que nous, mais qui aurait une mémoire assez vaste pour les désigner toutes par des signes simples indépendants les uns des autres, et qui les aurait, en effet, désignés par de tels signes : ces hommes ne seraient-ils pas dans le cas des premiers dont nous venons de parler ?

Voici un exemple des embarras où nous ont jetés les langages établis.

1° C'est une mauvaise pointe que fait là Maupertuis.

Est-il bien possible de s'en tenir aux expressions simples ? Et quand, par des expressions simples, on marquerait les perceptions de rapports, en serait-ce moins un jugement ?

2° Voilà qui est bien fin ; n'est-il pas évident qu'en diminuant le nombre des idées, vous diminuez les questions ; quant à ce que Maupertuis dit que nous avons pris nos perceptions pour des choses, cela est vrai quelquefois, mais nous verrons plus bas (art. XIV et XV) que Maupertuis a tort en poussant cela trop loin.

3° Supposons, puisque Maupertuis le veut, un peuple tel qu'il le peint ici ; je soutiens qu'il nous ressemblera beaucoup ; il dira *cogito* au lieu de *ego sum cogitans*. Supposons qu'au lieu de *cogito*, il dise simplement A, ce n'en sera pas moins un jugement qui pourra servir au raisonnement.

J'observe encore que les idées de rapport ou de liaison auront toujours un caractère générique, soit qu'il affecte le signe même de l'idée, comme dans les déclinaisons latines, où les différentes terminaisons marquent les différents rapports, soit qu'il ait son être, comme dans les langues d'aujourd'hui.

## 42 LES VRAIS PRINCIPES

afecte pour ce genre d'ouvrage. Mais qui puisera immédiatement dans les opérations de l'Esprit les principes de la Grammaire, pour en faire l'application convenable, tirera cet art de la roture, & lui donnant un nouveau lustre, forcera ceux qui l'ont le moins estimé à reconnoître qu'il a, ainsi que les autres sciences, un sublime, dont l'esprit fin & le goût délicat peuvent être satisfaits. C'est donc dans la forme de concevoir qu'il faut chercher & trouver celle de parler.

Convaincu de la vérité de ces maximes, & persuadé de l'avantage qu'il y a à suivre le fil de la Nature dans toutes les choses dont elle est le principe, je fais abstraction de tout système. Me plaçant à la naissance du Monde comme spectateur, je me représente les premiers hommes sans langage formé, commençant à ouvrir les yeux & à jeter des regards curieux sur ce qui les environne. Alors il me semble que leur première

## DE LA LANGUE FRANÇOISE. 43

re pensée, suite nécessaire de leur premier coup-d'œil, fut de considérer comme des Etres ce qu'ils voyoient & de chercher à en faire un sujet d'entretien. Frapés en même temps de la diversité & de la réalité des objets, ils durent d'abord se servir du langage pour distinguer comme pour nommer. En effet cette double intention devient remarquable dans l'exécution du projet, & les fait débiter différemment, selon le génie qui les conduit. Ceux qui se trouverent doués de cette force de conception qui va promptement au but ou de cette réflexion qui modère la vivacité de la langue nommerent & distinguèrent tout à la fois : c'est à dire que leur première opération fut de créer la dénomination de ce que leur idée distinguoit & cherchoit à énoncer : c'est ainsi que se comporta le génie latin : la vûe du ciel & de la terre produisit tout desuite *CÆLUM, TERRA*. Ceux qui eurent moins de force dans l'action de l'esprit ou plus de vivacité dans l'exé-

## 44 LES VRAIS PRINCIPES

cution de la parole se presserent de distinguer la chose avant que de lui donner un nom convenable : ce qu'ils firent en la particularisant par un terme indéfini qui l'annonçoit sans la nommer : telle fut la conduite du génie françois : la vûe du ciel & de la terre occasionna d'abord la création des mots *LE, LA*, pour distinguer & tirer de la généralité ces Etres dont on vouloit parler : ensuite par une seconde création parurent, pour les nommer nettement, ces deux autres mots *CIEL, TERRE*.

Cette sorte de mot, qui annonce & particularise sans dénommer, est le premier pas de la Parole, & constitue, sous le nom d'ARTICLE, la première partie d'oraison. Le langage transpositif ne le connoit pas, ayant débuté par nommer les choses : mais le langage analogue s'en sert avec grace, & le regarde comme un tour délicat naissant de son propre génie : tels sont en François,

*le, la, les ;*

en Italien,

*il, lo, la, i, gli, le.*

La simple particularisation des objets, faite par l'Article, ni ne les distinguoit assez, ni ne les faisoit bien connoître : il falut y joindre une autre espece de mots pour spécifier bien précisément ce qui n'étoit qu'annoncé d'une maniere vague : ce fut là le motif & l'effet des Dénominations. Ce second pas de la Parole ne tend qu'à faire connoître chaque objet par son nom, en le considérant comme chose subsistante dans la nature & propre à être le sujet de diverses attributions : c'est donc à juste titre qu'on a nommé les mots de cette espece NOMS & SUBSTANTIFS, termes dont la valeur est la même à quelque accessoire près, qu'il n'est pas question d'expliquer ici. Quoique le dernier puisse paroître étranger à des oreilles qui n'ont pas fréquenté le College ; je m'en servirai néanmoins ; parceque c'est le terme consacré dans les Dictionnaires & chez les Grammairiens qui m'ont précédé ; dont je ne veus

point m'éloigner, amoins que les intérêts de la Vérité ne l'exigent. Je mets donc au rang des Substantifs tous les mots que l'art de la Parole a introduits pour nommer les choses que l'Article ne fait qu'annoncer ; soit que ces choses nommées soient des substances ou des modes, des especes ou des individus : tels sont

*pain, vin, blancheur, impulsion, homme, Paul, Fanchon.*

Quand on eut satisfait à la nécessité de distinguer & de nommer ; il survint du desagrément dans la répétition qu'il falut faire d'une même dénomination lorsqu'on vouloit en représenter fréquemment le sujet ou en parler desuite. Effet naturel du gout de nouveauté, que l'esprit humain avoit puisé dans la nature même & comme saisi à l'aspect des variétés qu'elle lui donnoit en spectacle. On chercha aussi tôt le remede à cet inconvenient. Un nouveau tour d'idée le fournit, en venant caractériser & faire

établir une troisieme espece de mots ; qui, sans être Dénominations, en font néanmoins le service, ne figurant dans le discours que comme leurs vicegérés. Pour cet effet on ne leur a donné d'autre valeur que celle de désigner ce que d'autres mots auroient expressément dénommé. De façon que n'étant proprement & par eux mêmes que des rapels ou des renouvellemens d'idées, ils se présentent toujours à l'esprit d'un air nouveau. Tour heureux pour empêcher que la répétition n'en soit ennuyeuse. On les a donc très bien nommés PRONOMS ; puisqu'ils font par supplément la fonction des dénominations précises : tels sont

*je, vous, il, elle, eux, qui, que, &c.*

Comme on ne peut parler des choses qu'en leur donnant des qualités ou en marquant leur action par les événemens ; il a été nécessaire d'établir des mots pour ces deux services, que les trois premieres especes ne sauroient faire. Ceux

## CHAPITRE VII.

Comment le langage d'action décompose la pensée.

Le langage d'action, Monseigneur, que je veux vous faire observer, n'est pas celui dont les pantomimes ont fait un art; c'est celui que la nature nous fait tenir en conséquence de la conformation qu'elle a donnée à nos organes.

Lorsqu'un homme exprime un désir par son action, et montre d'un geste un objet qu'il désire, il commence déjà à décomposer sa pensée; mais il la décompose moins pour lui que pour ceux qui l'observent.

Il ne la décompose pas pour lui; car, tant que les mouvemens qui expriment ses différentes idées ne se succèdent pas, toutes ses idées sont simultanées comme ses mouvemens. Sa pensée s'offre donc à lui tout entière, sans succession et sans décomposition.

Mais son action la décompose souvent pour ceux qui l'observent; et cela arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent comprendre ce qu'il veut, qu'après avoir porté la vue sur lui pour y remarquer l'expression du désir, et ensuite sur l'objet pour remarquer ce qu'il désire. Cette observation rend donc successifs, à leurs yeux, des mouvemens qui

étaient simultanés dans l'action de cet homme; et elle fait voir deux idées séparées et distinctes, parce qu'elle les fait voir l'une après l'autre.

Or, si un homme qui ne parle que le langage d'action, remarque que pour comprendre la pensée d'un autre, il a souvent besoin d'en observer successivement les mouvemens, rien n'empêche qu'il ne remarque encore tôt ou tard que, pour se faire entendre lui-même plus facilement, il a besoin de rendre ses mouvemens successifs. Il apprendra donc à décomposer sa pensée; et c'est alors, comme nous l'avons remarqué, que le langage d'action commencera à devenir un langage artificiel.

Cette décomposition n'offre guère que deux ou trois idées distinctes: telles que, *j'ai faim, je voudrais ce fruit, donnez-le-moi*. Elle n'offre donc que des idées principales, plus ou moins composées.

Mais la force des besoins, la vivacité du désir, le goût qu'on se flatte de trouver dans le fruit qu'on demande, la préférence qu'on donne à ce fruit, la peine qu'on souffre par la privation, etc., sont autant d'idées accessoires qui ne se démêlent pas encore, et qui cependant sont exprimées dans les regards, dans les attitudes, dans l'altération des traits du visage, en un mot dans toute l'action. Ces idées ne se décomposeront qu'autant que les circonstances détermineront à faire remarquer les uns après les autres les mouvemens qui en sont les signes naturels.

Il serait curieux, Monseigneur, de rechercher jusqu'où les hommes pourraient porter cette analyse; mais ce sont des détails dans lesquels je ne dois entrer qu'autant qu'ils peuvent être utiles à l'objet que je me propose. Il me suffit, pour le présent, d'avoir observé comment le langage d'action commence à décomposer la pensée. Passons au langage des sons articulés.

## CHAPITRE VIII.

Comment les langues, dans les commencemens, analysent la pensée.

Pour juger, Monseigneur, des analyses qui se sont faites à la naissance des langues, il faudrait s'assurer de l'ordre dans lequel les choses ont été nommées. On ne peut former à cet égard que des conjectures, encore seraient-elles d'autant plus incertaines, qu'on entrerait dans de plus grands détails. Comme l'organisation, quoique la même pour le fond, est susceptible, suivant les climats, de bien des variétés, et que les besoins varient également, il n'est pas douteux que les hommes, jetés par la nature dans des circonstances différentes, ne se soient engagés dans des routes qui s'écartent les unes des autres.

Cependant toutes ces routes partent d'un même point, c'est-à-dire de ce qu'il y a de commun dans

l'organisation et dans les besoins. Il s'agit donc d'observer les hommes dans les premiers pas qu'ils ont faits. Bornons-nous à découvrir comment ils ont commencé, et nos conjectures en auront plus de vraisemblance.

Dans toutes les langues, les accens, communs aux deux langues, ont sans doute été les premiers noms. C'est la nature qui les donne, et ils suffisent pour indiquer nos besoins, nos craintes, nos désirs, tous nos sentimens. Susceptibles de différens mouvemens et de différentes inflexions, ils semblent se moduler sur toutes les cordes sensibles de notre âme, et leur expression varie comme nos besoins.

Les hommes n'avaient donc qu'à remarquer ces accens, pour démêler les sentimens qu'ils éprouvaient, et pour distinguer, dans ces sentimens, jusqu'à des nuances. Dans la nécessité de se demander et de se donner des secours, ils firent une étude de ce langage : ils apprirent donc à s'en servir avec plus d'art ; et les accens, qui n'étaient d'abord pour eux que des signes naturels, devinrent insensiblement des signes artificiels, qu'ils modifièrent avec différentes articulations. Voilà vraisemblablement pourquoi la prosodie a été, dans plusieurs langues, une espèce de chant.

Lorsque les hommes s'étudiaient à observer leurs sensations, ils ne pouvaient pas ne pas remarquer qu'elles leur arrivaient par des organes

qui ne se ressemblent pas, et que, par cette raison, ils distinguaient facilement. Il ne s'agissait donc plus que de convenir des noms qu'on donnerait à ces organes.

Si ces noms avaient été pris arbitrairement et comme au hasard, ils n'auraient été entendus que de celui qui les aurait choisis. Cependant, pour passer en usage, il fallait qu'ils fussent également entendus de tous ceux qui vivaient ensemble. Or il est évident qu'il n'y a que des circonstances communes à tous qui aient pu déterminer à choisir certains mots plutôt que d'autres. Ce sont donc proprement les circonstances qui ont nommé les organes des sens. Mais quelles sont ces circonstances ? Je réponds qu'elles ont été différentes suivant les lieux. C'est pourquoi je crois inutile de chercher à les deviner.

Si les hommes, lorsqu'ils observaient leurs sensations, ont été conduits à observer les organes qui les transmettaient à l'âme, ils ont été également conduits à observer les objets qui les faisaient naître en eux, en agissant sur les organes mêmes. Ils ont donc observé les objets sensibles, et ils les ont distingués par des noms, suivant qu'ils ont eu besoin de se rendre raison de leurs plaisirs, de leurs peines, de leurs douleurs, de leurs craintes, de leurs désirs, etc. : ces noms ont été imitatifs, toutes les fois que les choses ont pu être représentées par des sons.

Les langues auront été long-temps bien bornées, parce que plus elles l'étaient, moins elles fournissaient de moyens pour faire de nouvelles analyses; et cependant il fallait, pour les enrichir, analyser encore. D'ailleurs les hommes, accoutumés au langage d'action qui leur suffisait presque toujours, n'auront imaginé de faire des mots qu'autant qu'ils y auront été forcés pour se faire entendre plus facilement. Or ils n'y auront été forcés que bien lentement : car, ne remarquant les choses que parce qu'elles avaient quelques rapports à leurs besoins, ils en auront remarqué d'autant moins, que leurs besoins étaient en petit nombre. Ce qu'ils ne remarquaient pas, n'existait pas pour eux, et n'aura pas été nommé.

On peut donc supposer que les langues, dans l'origine, n'étaient qu'un supplément au langage d'action, et qu'elles n'offraient qu'une collection de mots semblables à ceux-ci : *arbre, fruit, loup, voir, toucher, manger, fuir*; et qu'on n'aura pu faire que des phrases semblables à *fruit manger, loup fuir, arbre voir*. Ces mots réveillaient assez distinctement les sentimens que les besoins font naître; et ils ne retraçaient, au contraire, des objets, qu'une idée confuse, où l'on démêlait seulement s'il faut les fuir ou les rechercher. Cette analyse était donc bien imparfaite. Les mots, en petit nombre, ne désignaient encore que des idées principales; et la pensée n'achevait de s'exprimer,



qu'autant que le langage d'action, qui les accompagnait, offrait les idées accessoires. Cependant il n'est pas difficile de comprendre comment les langues auront fait de nouveaux progrès.

Si les hommes avaient déjà donné des noms aux sentimens de l'âme, aux organes de la sensation et à quelques objets sensibles, c'est que le langage d'action avait suffisamment décomposé la pensée, pour faire remarquer successivement toutes ces choses. Il est certain que si on ne les avait pas démêlées l'une après l'autre; on n'aurait pas pu se faire séparément des idées de chacune; et si on ne les avait pas remarquées chacune séparément, on n'aurait pas pu les nommer. Mais, comme ces idées ne sont pas les seules que le langage d'action a dû faire distinguer, on conçoit comment il aura été possible de donner encore des noms à plusieurs autres.

Or il est évident que chaque homme en disant, par exemple, *fruit manger*, pouvait montrer, par le langage d'action, s'il parlait de lui, ou de celui à qui il adressait la parole, ou de tout autre; et il n'est pas moins évident qu'alors ses gestes étaient l'équivalent de ces mots *moi, vous, il*, il avait donc des idées distinctes de ce que nous appelons la première, la seconde et la troisième personne; et celui qui comprenait sa pensée, se faisait de ces personnes les mêmes idées que lui. Pourquoi donc n'auraient-ils pas pu s'accorder, tôt ou tard

l'un et l'autre, à exprimer ces idées par quelques sons articulés ?

Ces hommes pouvaient encore faire connaître par des gestes, si un animal était grand ou petit, fort ou faible, doux ou méchant, etc.; mais dès qu'une fois ils avaient démêlé ces idées, ils avaient fait le plus difficile. Il ne leur restait plus qu'à sentir qu'il serait commode de les désigner par des sons. On fit donc des adjectifs, c'est-à-dire des noms qui signifiaient les qualités des choses, comme on avait fait des substantifs, c'est-à-dire des noms qui indiquaient les choses mêmes.

On pouvait, avec la même facilité, après avoir montré deux lieux différens, marquer, par un geste, celui d'où l'on venait, et par un autre, celui où l'on allait. Voilà donc deux gestes, l'un équivalent à la préposition *de*, et l'autre à la préposition *à*. D'autres gestes pouvaient également être équivalens à *sur, sous, avant, après, etc.*; or, dès qu'on a eu démêlé ces rapports, dans la pensée décomposée par le langage d'action, on trouvait d'autant moins de difficultés à leur donner des noms, qu'on avait déjà nommé beaucoup d'autres idées.

Nous verrons dans la suite qu'il ne faut que quatre espèces de mots pour exprimer toutes nos pensées: des substantifs, des adjectifs, des prépositions, et un seul verbe, tel que le verbe *être*. Il ne reste donc plus qu'à découvrir comment les

hommes auront pu avoir un pareil verbe, et prononcer enfin des propositions.

Il paraît d'abord bien difficile d'imaginer comment les hommes ont donné des noms aux opérations de l'entendement. En effet, ils ne pouvaient pas les montrer avec des gestes, comme ils avaient montré les objets sensibles; et il n'en était pas de ces opérations comme des sentimens de l'âme, dont les noms se trouvent faits dans les accens de la nature. Cependant, si nous considérons que, dans toutes les langues, les noms des opérations de l'entendement sont des expressions figurées, qui, telles qu'*attention, réflexion, imagination, pensée*, offrent des images sensibles, nous jugerons que les hommes ne sont parvenus à donner des noms aux opérations de l'entendement, que parce qu'ils en avaient donné à des idées sensibles qui pouvaient représenter ces opérations mêmes.

Nous pouvons considérer, Monseigneur, les organes de la sensation dans deux états différens: ou ils reçoivent indifféremment toutes les impressions que les objets font sur eux, ou ils agissent pour recevoir une impression plutôt qu'une autre. *Voir et regarder*, par exemple, expriment ces deux états; car, pour voir, l'œil n'agit-il pas: il suffit qu'il reçoive les impressions qui se font sur lui. Au contraire, lorsqu'il regarde, il agit, puisqu'il se dirige plus particulièrement sur un

objet. C'est cette action qui le lui fait remarquer parmi plusieurs autres qu'il continue de voir.

*Entendre et écouter* expriment également ces deux états par rapport à l'ouïe. On entend tout ce qui frappe l'oreille, et l'organe n'a qu'à se laisser aller à toutes les impressions qu'il reçoit. On n'écoute, au contraire, que ce qu'on veut entendre par préférence; et l'organe agit pour se fermer, en quelque sorte, à tout bruit qui pourrait nous distraire. On peut faire la même observation sur tous les sens.

Or, supposons qu'on ait choisi le mot *attention* pour exprimer l'action de l'œil, lorsqu'il regarde: ce mot, joint au mot *oreille*, aura paru dès lors fort commode pour exprimer l'action de l'ouïe lorsqu'on écoute. On aura continué de l'employer de la sorte; on se sera fait une habitude de le joindre au nom de chaque organe; et par conséquent il aura signifié ce que fait chaque sens, lorsqu'il agit pour être attentif à une impression, et pour se distraire de toute autre.

*Attention œil*, il faut me permettre ce langage, Monseigneur, aura donc signifié ce que nous faisons lorsque nous donnons notre attention à une des choses que nous voyons; *attention oreille*, aura signifié ce que nous faisons lorsque nous donnons notre attention à une des choses que nous entendons, etc.

Or, dès qu'une fois le mot *attention* est propre

à exprimer l'action de chaque organe au moment que nous sommes attentifs par la vue, par l'ouïe, par le toucher, etc., nous n'aurons qu'à l'employer tout seul; et alors il exprimera cette action seule. L'idée qu'il réveillera ne sera donc plus ni l'action de la vue, ni celle de l'ouïe, ni celle du toucher: ce sera cette action, considérée en faisant abstraction de tout organe. Nous ne penserons pas même aux organes; et, par conséquent, le mot *attention* signifiera seulement l'action en général par laquelle nous sommes attentifs. Or cette action, ainsi considérée, est une opération de l'entendement. Voilà donc une opération de l'entendement qui a un nom.

Vous pouvez, Monseigneur, vous convaincre par vous-même que c'est ainsi que les hommes sont parvenus à nommer cette opération. En effet, si toutes les fois qu'on a prononcé devant vous le mot *attention*, on ne l'avait employé que pour désigner une opération de l'entendement, vous n'y auriez jamais rien compris. Mais parce que vous avez remarqué que, lorsqu'on le prononçait, on regardait ou on écoutait, vous avez jugé que donner son attention, c'était regarder ou écouter; et, en conséquence, vous avez bientôt pensé que, sans regarder et sans écouter, vous donniez votre attention, lorsque vous vous occupiez par préférence d'une idée qui s'offrait à votre esprit. Vous voyez donc que le mot *attention* n'est devenu pour vous le nom d'une opération de l'entendement,

qu'après avoir été le nom de l'action de l'œil qui regarde, et de l'oreille qui écoute.

Cette opération ayant été nommée, il est aisé de comprendre comment toutes les autres peuvent l'être; puisque comparer, juger, réfléchir, raisonner ne sont que différentes manières de conduire notre attention. Passons au verbe *être*, et observons les hommes au moment qu'ils vont prononcer la proposition, *je suis*.

Comme j'ai supposé que le mot *attention* a été donné à l'action des organes, lorsque nous sommes attentifs par la vue, par l'ouïe, par le toucher, je suppose que le mot *être* a été choisi pour exprimer l'état où se trouve chaque organe, lorsque, sans action de sa part, il reçoit les impressions que les objets font sur lui. Dans cette supposition, il est évident qu'*être*, joint à *œil*, aura signifié *voir*; et que, joint à *oreille*, il aura signifié *entendre*. Ce mot sera donc devenu un nom commun à toutes les impressions; et en même temps qu'il aura exprimé ce qui paraît se passer dans les organes, il aura exprimé encore ce qui se passe en effet dans l'âme. Qu'alors on fasse abstraction des organes, ce mot, prononcé tout seul, deviendra synonyme de ce que nous appelons *avoir des sensations, sentir, exister*. Or voilà précisément ce que signifie le verbe *être*. Réfléchissez sur vous-même, Monseigneur, et vous verrez que c'est ainsi que vous êtes parvenu à saisir la signification de ce mot.

Ce verbe ayant été trouvé, chaque homme a pu prononcer des propositions équivalentes à celle-ci, *je suis*, ou même équivalentes à beaucoup d'autres, telles que, *je vois, j'entends, je donne mon attention, je juge*. Il ne fallait pour cela que joindre le nom de la première personne aux mots qui signifiaient l'action de voir, d'entendre, de donner son attention, de juger.

Quand une fois un homme a fait la proposition *je suis*, en parlant de lui-même, il la peut faire en parlant de tout autre, et il peut la répéter à l'occasion de tout ce qu'il observe. Après avoir dit, *je suis*, il dira donc, *il est, ils sont*, et il prononcera l'existence de tous les objets qui viendront à sa connaissance. Il prononcera également d'autres qualités : car qui l'empêchera de dire, *il est grand, il est petit, s'il a déjà imaginé des noms adjectifs* ?

Au reste je ne prétends pas que les hommes, au moment qu'ils commençaient à prononcer des propositions, fussent déjà en état de démêler toutes les idées qu'elles renfermaient : ce serait leur supposer bien gratuitement une sagacité que nos philosophes mêmes n'ont pas toujours. La proposition *je suis*, par exemple, comprend, d'un côté, toutes les impressions et toutes les actions dont un corps vivant et organisé est capable ; et de l'autre, toutes les sensations et toutes les opérations qui appartiennent à l'âme, et qui n'appar-

tiennent qu'à elle. Car je ne suis ou n'existe, qu'autant que tout cela, ou une partie de tout cela est en moi. Cependant la plupart de ceux qui font cette proposition sont bien éloignés de démêler toutes ces choses ; et ils ne les voient que d'une manière confuse, parce qu'ils sont incapables de faire l'analyse des mots dont ils se servent. Mais enfin cette proposition a toujours la même signification, soit qu'on en fasse l'analyse ou qu'on ne la fasse pas ; et, d'une bouche à l'autre, elle ne diffère que parce qu'elle offre aux uns des idées distinctes, tandis qu'aux autres elle n'offre qu'une masse confuse d'idées.

Sans doute, dans l'origine des langues, cette proposition n'offrait aussi qu'une masse confuse, dans laquelle on distinguait peu d'idées ; et il a fallu bien des observations avant que les hommes qui la prononçaient pussent comprendre eux-mêmes tout ce qu'ils disaient. Ils parlaient comme nous parlons souvent ; et nous leur ressemblons plus qu'on ne pense.

Il faut encore remarquer qu'on a été long-temps avant de pouvoir exprimer, dans des propositions, toutes les vues de l'esprit, et que par conséquent les langues n'ont pu se perfectionner que bien lentement. Il fallait créer des mots pour les idées accessoires, comme pour les idées principales ; il fallait apprendre à les employer d'une manière propre à développer une pensée, et à la montrer

successivement dans tous ses détails. Il fallait donc déterminer l'ordre qu'ils devaient suivre dans le discours, et convenir des variations qu'on leur ferait prendre pour en marquer plus sensiblement les rapports. Tout cela demandait beaucoup d'observations et des analyses bien faites. J'ai fait voir comment on a commencé ; c'est tout ce que je me proposais. Si on pouvait observer une langue dans ses progrès successifs, on verrait les règles s'établir peu à peu. Cela est impossible. Il ne nous reste qu'à observer notre langue, telle qu'elle est aujourd'hui, et à chercher les lois qu'elle suit dans l'analyse de la pensée.

## CHAPITRE IX.

Comment se fait l'analyse de la pensée dans les langues formées et perfectionnées.

Prenons une pensée développée dans un long discours, et observons-en l'analyse. Je trouve un exemple très-propre à mon dessein, dans le discours que Racine prononça lorsque Thomas Corneille, qui succédait à Pierre, fut reçu à l'académie française.

« Vous savez, dit Racine, en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il (Pierre Corneille) commença à travailler : quel désordre !

la théorie de leur expression. J'ai dû me borner à cinq ou six points principaux, savoir : le nombre de nos facultés intellectuelles réellement distinctes, et les effets de chacune d'elles, la formation de nos idées composées, la connaissance de l'existence et des propriétés des corps, l'influence des habitudes, l'origine et les effets des signes. Si quelques-uns de ces sujets sont inutiles pour ce qui nous reste à voir, j'en ai encore trop dit ; et si j'en ai négligé qui nous soient nécessaires dans la suite, nous nous en apercevrons d'une manière fâcheuse. Mais j'espère que l'on n'éprouvera pas cet inconvénient, et que c'est précisément ce qui distinguera cette Grammaire de toutes celles qui l'ont précédée, dont plusieurs lui sont peut-être extrêmement supérieures à d'autres égards.

Par les mêmes raisons, dans cette seconde partie, je ne ferai point de vains efforts pour épuiser mon sujet. Je ne veux expliquer l'expression de nos idées qu'en conséquence de ce que nous avons dit de leur formation, et pour reconnaître les véritables lois de leur déduction. Ma marche est donc toute tracée, mon plan circonscrit ; et nous arriverons

sans

sans beaucoup de travail, de ce que nous savons déjà à ce que nous nous proposons de découvrir. C'est à moi d'applanir la route.

Pour y réussir, il faut procéder comme nous avons fait dans la première partie. Il faut faire pour les signes ce que nous avons fait pour les idées. Nous ne nous sommes pas reportés tout de suite à l'état d'un homme qui recevrait la première impression, et poserait la première base du vaste système de ses pensées ; et nous n'avons pas entrepris de construire *à priori* un semblable édifice. Nous sommes partis du point où nous sommes tous, à quelques différences près. Depuis que nous existons, nous avons fait une multitude innombrable d'expériences et d'observations sans projet : nous en avons formé une foule vraiment prodigieuse d'idées, sans savoir comment. C'est dans ce chaos apparent que nous avons commencé par porter la lumière. Nous avons cherché à en découvrir la composition et à en reconnaître les premiers élémens. Une fois arrivés jusqu'à eux, nous avons réformé avec facilité ce que nous avions décomposé avec exactitude ; et nous sommes revenus sans embarras, depuis la plus simple perception,

depuis la pure sensation dénuée de tout jugement, jusqu'aux idées les plus abstraites, aux jugemens les plus étendus, et aux desirs les plus compliqués.

De même, pour les signes, il ne s'agit pas de parler d'abord de substantifs et d'adjectifs ; de les faire accorder en genres, en nombres et en cas ; d'y joindre un verbe ; d'établir des règles pour que ses diverses terminaisons indiquent les personnes, les nombres, les temps, les modes, et de prendre des mesures pour que ces mots réunis forment des propositions, lesquelles ensuite nous rattacherions les unes aux autres par différens moyens : c'est encore là commencer par la fin, ou du moins par le milieu de la carrière. C'est partir d'une situation où nous ne sommes pas, et à laquelle il ne faut arriver que pas à pas, afin de la bien connaître, avant de la quitter pour aller plus loin.

Dès que nous sommes nés, dès que nous sentons, nous exprimons ce que nous sentons, nous parlons ; nous avons un langage, à prendre ces mots dans leur sens le plus étendu ; et nous pouvons dire avec vérité, que nous sommes souvent très-éloquens,

même avant de savoir et de pouvoir prononcer un seul mot articulé. Nous n'abandonnons jamais ce langage primitif, le seul que nous puissions parler : nous le cultivons sans cesse ; nous en perfectionnons graduellement les diverses parties, à proportion qu'elles en sont plus ou moins susceptibles, et en suivant les conventions qui sont établies ou qui s'établissent parmi les personnes qui nous entourent. Ainsi, nous arrivons tous, sans savoir pourquoi ni comment, jusqu'à un langage très-perfectionné, ou du moins très-compliqué, avant de nous être seulement douté qu'il y ait des règles immuables qui régissent ces opérations, et qu'elles soient des conséquences immédiates et nécessaires de notre organisation ; tout comme nous avons acquis toutes nos idées, sans nous être aperçus de l'artifice de leur formation. Beaucoup d'hommes restent toute leur vie dans cette double ignorance. Nous l'avons déjà dissipée pour ce qui concerne les idées ; usons-en de même à l'égard des signes. Commençons par examiner le discours en général ; cherchons-y ses vrais élémens : et lorsque nous serons arrivés jusqu'à eux, nous le recomposerons successivement

mais cette dernière partie n'est vraie que quand le discours est dans un langage qui possède des signes capables d'exprimer des idées isolées et détachées de toute autre. Or, c'est une propriété que les langages articulés possèdent seuls à un degré éminent. Je ne dis pas que le langage des gestes, et même celui des attouchemens, n'en soient pas susceptibles à un certain point : mais ce n'est que quand ils sont très-perfectionnés. Dans l'origine du langage d'action ; un seul geste dit : je veux cela, ou je vous montre cela, ou je vous demande secours : un seul cri dit : je vous appelle, ou je souffre, ou je suis content, etc. ; mais sans distinguer aucune des idées qui composent ces propositions. Ce n'est point par le détail, mais par les masses, que commencent toutes nos expressions, ainsi que toutes nos connaissances. Si quelques langages possèdent des signes propres à exprimer des idées isolées, ce n'est donc que par l'effet de la décomposition qui s'est opérée dans ces langages ; et ces signes, ou noms propres d'idées ne sont, pour ainsi dire, que des débris, des fragmens, ou du moins des émanations de ceux qui

qui d'abord exprimaient, bien ou mal, les propositions tout entières.

L'essence du discours est donc d'être composé de propositions, d'énoncés de jugemens (1). Ce sont là ses vrais élémens immédiats ; et ce que l'on appelle improprement les élémens, les parties du discours,

---

(1) C'est-là ce que me paraît être uniquement le langage des animaux. Il est tout composé de propositions, d'énoncés de jugemens, et il ne renferme jamais de simples noms d'idées. Assurément ils sentent, ils se souviennent, ils jugent et ils veulent : cela est impossible à méconnaître. Les moins intelligens d'entr'eux manifestent ces impressions d'une manière si positive et quelquefois si énergique, je dirais presque si éloquente, que je ne crois pas que nous ayons aucune preuve plus certaine qu'elles existent dans nos semblables. Leurs gestes ou leurs cris disent donc très-bien, *je sens, je juge, ou je veux cela*. Ce sont de vraies propositions tout aussi intelligibles que celles de notre langage d'action, et même que celles de nos langues les plus perfectionnées. Mais aucun de ces gestes ou de ces cris, même dans les espèces les plus modifiées et les plus développées par la société et l'exemple de l'homme, n'est jamais le nom propre d'une idée isolée, détachée de son attribut. Or, cela ne tient point au mutisme : car beaucoup d'animaux émettent des sons, quelques-uns même articulent très-bien. D'ailleurs cette opération pourrait également s'effectuer avec

ce sont réellement les élémens, les parties de la proposition. Ceci nous avertit que, pour continuer nos recherches, c'est actuellement de la proposition que nous devons nous occuper, et c'est sur-tout dans le langage articulé que nous devons l'étudier,

des gestes. Dans nos langages par gestes, il y en a qui représentent un nom ou une idée détachée, et d'autres un verbe ou son attribut séparé d'elle. Je pense que c'est donc cette capacité d'isoler une idée partielle, de détacher une circonstance d'une impression totale et composée, de séparer un sujet de son attribut, d'abstraire en un mot et d'analyser à un certain point, qui manque aux animaux, qui fait que leur langage n'est jamais qu'une série d'interjections, qu'une suite de propositions implicites, et qui constitue toute la différence entr'eux et nous; s'ils l'avaient, ils décomposerait leurs perceptions; ils se créeraient des signes pour exprimer les idées résultantes de cette décomposition. Ces signes allieraient les souvenirs de ces idées à des sensations, les transformeraient en sensations, comme ils font pour nous; ils raisonneraient avec ces signes, comme nous faisons nous-mêmes. C'est donc à la décomposition de la proposition dans ses élémens, que se marque la séparation entre la brute et l'espèce intelligente par excellence. Jusquelà, je vois tout semblable entr'elles, ou du moins il n'y a de différence que du plus au moins. Cette observation suffit, je crois, pour faire sentir toute l'impor-

puisque c'est dans celui-là qu'elle a été le plus décomposée et que ses élémens sont plus distincts et plus variés. Passons donc à la décomposition de la proposition.

tance du sujet du chapitre qui va suivre, et peut-être pour jeter beaucoup de jour sur l'Idéologie comparée.

Que l'on ne me demande point comment je conçois qu'un animal juge, sent un jugement, c'est-à-dire sent qu'une idée est comprise dans une autre, sans sentir distinctement chacune de ces deux idées. Je répondrais que je n'en sais rien. Je pourrais dire en outre que cela nous arrive aussi à nous-mêmes; que nous portons beaucoup de jugemens sans en démêler les élémens, et qui plus est, sans nous apercevoir même que nous les portons; mais je serais obligé d'ajouter que je ne comprends pas mieux comment cela peut être, et cela ne jetterait aucun nouveau jour sur le sujet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cela est; que souvent ensuite nous démêlons les élémens de nos jugemens et les exprimons séparément, et que les animaux ne font jamais ni l'un ni l'autre.

Je crois cette remarque certaine, et intéressante en ce qu'elle entre dans la profondeur du sujet aussi avant qu'il nous est possible d'y pénétrer dans l'état actuel de nos connaissances.

tiennent pas toujours la place d'un nom; ils représentent souvent toute une proposition. Quand après avoir dit la paix est faite, j'ajoute soyez-en sûr, croyez-le, c'est comme si je disais, croyez ce jugement, soyez sûr de ce jugement; *la paix est faite. En et le* signifient exactement cette proposition: dans une autre occasion, ils en signifieront une autre.

D'un autre côté, pendant que nous avons des mots qui représentent ainsi une proposition complète, c'est-à-dire qui expriment à eux tout seuls deux idées séparées et l'acte de juger qui les unit, nous en avons d'autres, en grand nombre, qui n'expriment pas même une idée toute entière, qui ne représentent, pour ainsi dire, qu'un fragment d'idée: tels sont nos prépositions, nos adverbess, nos adjectifs, y compris les participes et les articles. On en peut dire autant de nos verbes; mais ils revêtissent tant de formes, réunissent tant d'usages divers, qu'ils méritent un article à part. Aussi ne saurait-on faire aucun usage d'aucun de ces mots isolé et séparé de tout autre. *Le, de, courageux, vivement*, ne signifient absolument rien tout seuls. Réunis à d'autres signes,

*le* exprimera dans quelle étendue doit être prise une idée. *De*, placé entre deux idées, indiquera que l'une est dans un certain rapport avec l'autre. *Courageux* dénotera une qualité d'un être. *Vivement*, la manière dont s'exécute une action. Mais *le* n'est pas le nom de l'étendue ; *de* n'est pas celui du rapport ; *courageux*, celui de la qualité, ni *vivement* celui de la manière. Ce ne sont donc pas là de vrais signes, mais réellement des fragmens de signes. Comme nous ne pouvons pas avoir un signe pour chacune de nos idées, ni pour chacune des manières d'être de cette idée, qui en fait une idée différente, nous avons un certain nombre de ces signes incomplets qui, pouvant s'unir à chacune, les varient, ou qui, les liant plusieurs ensemble, en font de nouveaux groupes. C'est une espèce de ciment, qu'on me passe cette comparaison, qui, s'appliquant à un caillou, en change la forme et les dimensions, ou, l'unissant à d'autres, en fait différens blocs, dont il est partie nécessaire ; mais ce ciment n'est pas lui-même un assemblage de cailloux (1).

(1) La comparaison n'en serait que plus juste, si

Il y a peu de ces fragmens de signes dans les langues naissantes. Elles n'ont pas encore éprouvé d'assez longs frottemens. Il n'est même pas facile de les démêler parmi les signes des langages composés de gestes ou de figures tracées ; ou si on les y retrouve bien distincts, je crois que c'est assurément parce que ces langages sont employés par des hommes qui ont aussi l'usage du langage oral, et qu'ils ont transporté ces signes incomplets de celui-ci dans ceux-là. Il n'y a que ce dernier qui se prête commodément à cet excès de décomposition. Il sera curieux de rechercher comment on est venu à cette subtilité d'expression dont la filiation même nous échappe. Pour le moment, il suffit de l'avoir remarquée.

Voilà donc, dans nos langues parlées, des mots dont les uns signifient à eux seuls deux

---

j'osais la pousser jusqu'à dire que ce ciment n'est que des détrimens de cailloux qui ont perdu tout-à-fait leur forme, et auxquels on a ajouté un corps étranger : car ces mots sont effectivement des dérivés de noms qui ont perdu leur forme et leur destination premières, et auxquels on a attaché certaines idées de mode et de relation. C'est ce que nous verrons dans la suite.

idées et un jugement, et les autres ne signifient pas même une idée toute entière : et on peut dire qu'il n'y a dans aucune langue, que ceux que nous appelons des *noms*, qui représentent à eux seuls une idée complète et unique. Mais pour que rien ne manque à la bizarrerie, souvent ces noms sont employés comme signes incomplets, comme quand un substantif est pris adjectivement ; et en outre tous les mots qui expriment, ou une proposition toute entière, ou seulement un fragment d'idée, peuvent être assez détournés de leur destination ordinaire, pour être employés comme noms : alors ils expriment une idée unique et entière. Quand je dis, *non* est une particule, et *courageux* est un adjectif, l'un et l'autre sont réellement substantifs. *Non* n'exprime plus telle ou telle réponse négative à une proposition antérieure, mais représente l'idée pleine et complète d'un certain mot qui en français a telles fonctions ; et il en est de même de *courageux*. De même encore toute une proposition, même très-complexe, devient un seul substantif, le vrai nom d'une idée, quand elle est représentée par un pronom. Ajoutons à cela que le même mot sert tantôt à en

remplacer un autre, c'est-à-dire qu'il joue alternativement deux rôles différens, comme *le* quand il est article, ou quand il est pronom : enfin, rappelons-nous que d'autres mots, tels que *mon, ton, son, etc.*, sont ordinairement appelés pronoms, qui pourtant modifient toujours, et ne remplacent jamais rien.

Ainsi en résumé, il est constant que certains mots signifient toujours une proposition toute entière, et tantôt une proposition, tantôt une autre; que d'autres sont capables de représenter à volonté toutes les propositions, ou seulement toutes les idées isolées, mais complètes, que l'on veut; que ceux-ci n'expriment que des portions d'idées, et ceux-là tantôt des idées complètes, tantôt de purs accessoires; que, sous tous ces rapports, des mots placés, et même avec raison, dans les mêmes catégories, ont des fonctions tout-à-fait différentes, tandis que d'autres, rangés dans différentes classes, en remplissent souvent de semblables; que quelques-uns appartiennent à deux classes, et que quelques autres ne jouent jamais le rôle affecté à ceux de la classe où on les a rangés; et qu'enfin tous peuvent être employés de

façon à représenter une idée complète et isolée, et beaucoup de ceux dont c'est la destination propre, servent souvent à un autre usage. Si l'on songe en outre que très-souvent dans nos langues parlées, la plus grande partie de l'expression de la pensée demeure sous-entendue, et que le reste est présenté sous des formes qui en changent tout-à-fait l'aspect, il sera aisé de conclure que pour bien démêler l'artifice du discours et sa vraie valeur dans ces langues, il ne faut s'arrêter ni au matériel des mots, ni aux classifications qu'on en a faites, ni à la forme de la locution, mais pénétrer jusqu'au fond de l'expression et à la nature de l'acte intellectuel qu'elle représente : on sentira facilement que, bien que toutes les propositions ne soient que des énoncés de jugement, et ne puissent pas être autre chose, il n'est cependant pas surprenant que toutes ne semblent pas telles au premier coup-d'œil, et qu'il soit même souvent assez difficile de le reconnaître.

Il suit de là que la première chose que nous devons faire, est de le faire voir; nous en avons un moyen très-simple. Il n'y a point de proposition sans verbe exprimé ou sous-

verbe *être*, que l'adjectif *étant*, qui est le seul véritable *attributif*, et qui seul communique cette propriété aux autres. Tout le reste du discours n'est que des accessoires de sujets ou d'attributs.

Nous sommes donc, je crois, parvenus à la décomposition complète de la proposition, dans quelque langage que ce soit. Disons maintenant un mot de ses différens élémens dans nos langues parlées, et montrons l'origine et l'usage de chacun d'eux.

---

### CHAPITRE III.

#### *Des Élémens de la Proposition dans les Langues parlées, et spécialement dans la Langue française*

**A**PRÈS nous être bien rendu compte de la nature même de la proposition, et avoir reconnu les vrais élémens dont elle est nécessairement composée, il est à propos, je pense, d'examiner les différentes sortes de mots dont on se sert dans nos langues perfectionnées, pour rendre l'expression de la pensée plus complète et plus facile. Je ne regarde pas comme bien utile de discuter scrupuleusement les diverses classifications



qu'on a faites de ces mots. Mais je crois très-nécessaire de se faire une idée juste de leur usage et de leurs fonctions. On en reconnaît, ce me semble, assez généralement, jusqu'à onze espèces, savoir : des noms, des pronoms, des adjectifs, des articles, des verbes, des participes, des prépositions, des adverbess, des conjonctions, des interjections et des particules. Je ne m'arrêterai ni au nombre, ni à l'ordre de ces dénominations; cela me paraît, je le répète, assez peu important : mais je prendrai les élémens du discours comme ils s'offrent à mon esprit, en partant de l'état primitif de la proposition dans une langue naissante. Or, comme à l'origine du langage, une proposition n'est composée que d'un seul geste, d'un seul cri, les premiers mots qui se présentent, sont ceux qui, encore actuellement, expriment à eux seuls une proposition toute entière. Ces mots sont, en général, ce que les grammairiens appellent des interjections. Commençons donc par elles.

PARAGRAPHE PREMIER.

*Des Interjections.*

Sans entreprendre de critiquer, ni de

changer cette dénomination, je range dans cette première classe tous les mots qui, comme je l'ai dit, forment à eux seuls une proposition toute entière. Ainsi, on doit y comprendre, non-seulement toutes les interjections proprement dites, mais encore plusieurs mots que l'on nomme particules et adverbess, tels que *oui, non*, et plusieurs autres.

Pour reconnaître si un mot est de ce genre, il suffit de voir s'il fait à lui tout seul un sens fini et complet. Ainsi *non* est un mot de ce genre, parce qu'il signifie, *je ne veux pas cela, je ne crois pas cela* : et *ne* n'en est pas, parce qu'il n'a point de sens, s'il n'est joint à un verbe qu'il modifie.

Par cela même que ces mots forment une proposition toute entière, ils sont nécessairement isolés dans le discours; ils n'ont de relation directe avec aucun autre mot, et ne peuvent donner lieu à presque aucune règle de syntaxe ou de construction.

Par la même raison, ils renferment implicitement un sujet et un verbe qui s'y trouvent confondus; et par conséquent, ils ne peuvent avoir ni conjugaisons, ni déclinaisons. Car à quoi serviraient-elles?

C'est sans doute pour cela, qu'en général cette espèce de mots occupe fort peu de place dans les Grammaires. Cependant, c'est-là vraiment le type originel du langage. Toutes les autres parties du discours ne sont que des fragmens de celles-là, et ne sont destinées qu'à la décomposer, et à la résoudre dans ses élémens. Si l'on recherchait bien l'étymologie de ces expressions, je suis persuadé qu'on trouverait que toutes sont, ou des signes naturels et involontaires, qui résultent nécessairement de notre organisation, ou des dérivés très-prochains de ces signes, ou des expressions abrégées et syncopées, c'est-à-dire de véritables phrases elliptiques. Aussi, est-ce dans les momens où la force de la passion nous presse de manifester nos sentimens, et nous laisse peu de liberté d'esprit pour les analyser, que nous nous servons plus voloutiers et plus fréquemment des locutions de ce genre.

A la vérité, nous nous instruirions peu nous-mêmes, et nous communiquerions très-imparfaitement avec nos semblables, si nous n'avions pas d'autres manières de nous exprimer; mais celles-là n'en sont pas moins très-utiles à observer. Elles

conduisent à reconnaître tout le mécanisme du discours, dont elles sont en même temps l'abrégé et la forme première.

## PARAGRAPHE II.

*Des Noms et des Pronoms.*

Dès que nous cessons d'exprimer toute une proposition par un seul mot, le premier besoin qui se fait sentir est celui d'un signe qui représente le sujet de cette proposition, qui désigne la chose dont on veut parler, l'idée à laquelle on va en attribuer une autre. Ce sont les noms qui remplissent cette fonction; ce sont donc eux dont nous devons nous occuper actuellement. Les noms seuls peuvent être les sujets des propositions. Il est assez inutile de distinguer entre eux des noms propres et individuels, ou généraux et communs, des noms d'êtres réels ou des noms de genres, de classes, d'espèces, de modes, de qualités, et autres êtres intellectuels, qui n'ont d'existence que dans notre entendement. Ce qui était essentiel, était de démêler, comme nous l'avons fait (1), la formation de ces idées, afin de bien connaître l'usage que nous en devons faire dans

(1) Voyez *Idéologie*, chap. 6 et *passim*.

ou pronoms personnels, et nous avons reconnu ce qui leur est particulier. Passons actuellement au second élément de la proposition qui est nécessaire à sa décomposition. Nous avons déjà vu que c'est le verbe, et que lui seul, avec le nom, est élément réellement nécessaire. Cela va devenir encore plus clair.

## PARAGRAPHE III.

*Des Verbes et des Participes.*

Continuons la décomposition de la proposition. Elle renferme un sujet et un attribut; c'est-à-dire une idée sentie exister dans notre esprit, et une idée sentie exister dans celle-là; son premier état est d'être exprimée toute entière par un seul signe; l'interjection comprend le sujet et l'attribut. Mais lorsque, commençant à la décomposer, nous avons imaginé des mots pour exprimer les sujets des propositions, c'est-à-dire des noms et des pronoms, et que nous joignons ces mots à l'interjection, il est clair que celle-ci n'exprime plus le sujet. Elle n'exprime donc plus que l'attribut. Or, nous avons vu que, des éléments de la proposition, les verbes sont les seuls qui expriment un attribut.

L'interjection

L'interjection, qui était une proposition entière, est donc réduite à n'être plus qu'un verbe. Quand je dis *ouf*, l'interjection, l'exclamation, le cri *ouf*, signifie la proposition entière *j'étouffe*. Dès que je dis *je ouf*, *ouf* ne signifie plus que l'attribut *étouffe*. Voilà donc le second élément du discours, le verbe, ce mot si merveilleux, si ineffable, trouvé tout naturellement, découvert nécessairement. Il n'a pas été besoin de l'inventer à force de tête. Il résulte inévitablement de la seule séparation du sujet d'avec l'attribut. Ce n'est point avec les autres éléments du discours, en en combinant habilement plusieurs ensemble, qu'on a formé le verbe. Nous allons, au contraire, les voir tous sortir successivement de sa décomposition, comme il naît lui-même de la restriction apportée à la signification de l'interjection. Le verbe est donc une interjection n'exprimant plus que l'attribut. Aussi, n'a-t-il aucun sens, n'exprime-t-il aucun jugement sans un sujet; comme aussi, le sujet n'exprime aucun jugement sans un verbe.

Il suit de là, 1° que le verbe, différent en cela du nom et du pronom, n'exprime point, comme eux, une idée existante par

auquel elles sont jointes. Assurément, dans *Cupido dignitatum*, *dignitas* est vraiment le mot que la finale *tum* joint avec *Cupido*(1).

Il y a plus; si l'on remonte à l'état primitif de toutes les langues, que trouvera-t-on à leur origine? Quelques cris plus ou moins articulés, que nous avons appelés *interjections*; quelques mots, la plupart monosyllabables, formés le plus souvent par onomatopée et servant de noms, voilà ce que nous voyons (2). Comment considérerons-nous toutes ces syllabes qui ont été successivement sur-ajoutées aux signes originaires, qui forment tous les dérivés de ces radicaux

(1) Il n'est pas inutile d'observer que c'est-là le moyen que les hommes paraissent avoir imaginé le premier pour marquer le rapport d'un nom avec un autre; du moins, plus les langues sont anciennes et primitives, plus on y voit des déclinaisons, et moins on y trouve des prépositions séparées. En effet, cet usage des syllabes désinentielles est un artifice tout-à-fait semblable à celui par lequel on unit deux mots primitifs pour former un dérivé ou un composé, moyen dont on a dû se servir dès l'origine du langage.

(2) S'il s'agit de tout autre langage que les langues vocales, on trouve de même quelques signes primitifs faisant les mêmes fonctions, dont ensuite tous les autres dérivent suivant les mêmes lois.

primitifs, et au moyen desquels les uns et les autres sont devenus, suivant le besoin, des verbes, des adjectifs, des adverbes, etc.? Pour moi, je déclare que je les regarde comme de vraies prépositions; et je crois que tout le monde en conviendra, quand j'aurai montré que, dans tous les cas, les prépositions ne sont autre chose que des adjectifs devenus indéclinables, et que j'aurai expliqué pourquoi les adjectifs employés comme prépositions sont nécessairement indéclinables.

Voilà donc trois effets des prépositions qui sont bien distincts, mais qui ont beaucoup d'analogie entr'eux. Le premier, qu'elles produisent en demeurant des mots séparés de tout autre, c'est de marquer certains rapports entre un nom et un autre nom, ou un adjectif, soit simple, soit combiné avec le verbe *être*; le second, qu'elles ne produisent qu'en s'unissant intimement à un autre mot, dont elles deviennent la syllabe désinentielle, est de remplir à peu près le même objet, en formant ce qu'on appelle les cas des déclinaisons. On peut ajouter à ces cas les syllabes qui constituent les conjugaisons, lesquelles sont absolument du même genre.

Le troisième, qu'elles ne produisent de même, à très-peu d'exception près (1), qu'en s'incorporant avec le mot qu'elles modifient, est de former tous les composés et dérivés des radicaux primitifs de toute langue. Cette dernière propriété, si capitale, devrait plutôt les faire nommer *compositions* que *prépositions*, désignation toujours insignifiante et souvent fautive.

Maintenant que j'ai exposé les usages et les caractères des prépositions telles que je les conçois, je dois expliquer pourquoi, encore que je regarde comme des prépositions ces syllabes qui composent tous les dérivés des noms radicaux, même celles qui sont nécessaires pour que ces noms primitifs deviennent des verbes, des adjectifs, etc., pourquoi, dis-je, je n'ai pas fait de la préposition le premier élément de la proposition après le nom, comme il semble que je l'aurais dû, puisque je prétends qu'elle est

(1) Je dis à quelques exceptions près, parce qu'il y a des langues où certains dérivés, sur-tout parmi les verbes, sont composés du primitif, et d'une préposition qui en demeure séparable dans beaucoup d'occasions.

nécessaire à la formation de tous les autres. Voici mes raisons.

D'abord, quand les hommes ont imaginé de joindre un radical, une syllabe ou un autre mot, pour que ce mot primitif, de nom qu'il était, devînt adjectif ou verbe, je pense bien qu'en effet cette syllabe ou ce mot ajoutés étaient, par cela même, employés comme prépositions, étaient, dès-lors, de vraies prépositions; cependant, comme cette syllabe ou ce mot cessaient dès ce moment de faire un mot à part, n'étaient plus qu'une portion du nouveau composé, on ne peut pas dire qu'ils fussent un véritable élément du discours, distinct des autres. Il n'y a donc eu réellement dans le discours un nouvel élément qu'on pût appeler *préposition*, que quand des mots, séparés et distincts de tout autre mot, ont été employés à exprimer un rapport entre un nom et un autre nom, ou un adjectif, ou un verbe.

D'ailleurs, je ne crois pas que ces mots, employés, soit à composer des mots nouveaux, soit à modifier les anciens, soit à unir un mot à un autre par une idée de rapport, en un mot, à faire les fonctions de prépositions, je ne crois pas, dis-je, que

ces mots aient été, dans l'origine, de vains sons pris arbitrairement. Je pense, au contraire, comme je l'ai annoncé, que ce sont des adjectifs déjà existans, ou des noms pris adjectivement, auxquels on a, par une nouvelle altération, fait jouer un nouveau rôle dans le discours. Ainsi, la préposition n'est proprement qu'un élément secondaire, qui n'a pu être introduit dans le langage qu'après l'invention du nom, du verbe et de l'adjectif. Pour rendre cette raison plus plausible, c'est ici le moment d'exposer comment je conçois qu'un adjectif ou un nom est devenu une préposition.

Les premiers adjectifs, ce me semble, ont dû être de simples noms que l'on aura mis à côté d'un autre pour le modifier. Ainsi, on aura dit, *un homme-amour*, pour dire *un homme amoureux*. Ensuite, ou ces deux mots seront restés unis, et voilà un dérivé créé, et le mot *amour* devenu tout de suite préposition composante; ou ils seront demeurés séparés; et, pour mieux indiquer le nouveau rôle que joue là ce nom *amour*, on lui aura ajouté une syllabe. Cette syllabe aura vraisemblablement été un autre nom dont la signification particulière était propre

à

à indiquer la fonction adjectivique du mot *amour*. Telle est, par exemple, la syllabe *ant*, de nos participes présens, qui est évidemment l'*ens* des Latins, qui exprime l'existence. Telle est peut-être aussi la syllabe *eux* elle-même. Du moins M. Butet dans sa *Lexicologie*, remarque-t-il qu'elle exprime toujours abondance, plénitude. Les adjectifs ainsi composés, ou de telle autre manière à peu près semblable, il est aisé d'entendre comment ceux d'entre eux, ou des noms pris adjectivement qui exprimaient une idée de relation, ont pu devenir de vraies prépositions séparées et distinctes de tout autre élément du discours.

Notre mot *près* m'en fournira un exemple d'autant meilleur, qu'il est dans un état d'indécision qui montre toutes les nuances de cette transmutation. Dans cette phrase, *je suis là tout près*, on peut dire que *près* est adverbe, puisqu'il tient lieu d'une préposition et d'un nom, et qu'il remplace ces mots, *dans le voisinage, à proximité*. Mais, sans anticiper sur ce que nous avons à dire des adverbes, on pourrait fort bien soutenir aussi qu'il est un adjectif, ou du moins un nom pris adjectivement, et qu'il veut dire,

produit encore un autre élément du discours, que j'ai appelé *conjonctif*, ou *adjectif-conjonctif*. Ces conjonctifs cumulent, jusqu'à un certain point, les propriétés des conjonctions et celles des adjectifs, de manière que ce sont eux qui servent de lien entre toutes les propositions incidentes et le nom qu'elles modifient. On sent bien qu'il doit y en avoir dans tous les langages un peu perfectionnés.

Tels sont, non-seulement tous les éléments du discours dont nous faisons usage, mais encore tous ceux qu'il est possible d'employer à l'expression de la pensée. Ils dérivent si nécessairement, d'abord de la décomposition successive de nos idées et de leurs premiers signes naturels, et ensuite des diverses combinaisons des unes et des autres, qu'il ne peut pas en exister d'autres dans aucun langage, à moins qu'ils ne soient composés de ceux-là; et que tout signe de nos idées, de quelque nature qu'il soit, peut et doit toujours être rangé dans une de ces classes, ou décomposé en d'autres signes qui s'y trouvent compris, ou expliqué par une phrase sous-entendue, composée elle-même de signes appartenant à une des espèces

dont nous venons de décrire la nature et les fonctions. Je me dispenserai de prouver ici cette assertion par des exemples. Chacun peut choisir ceux qu'il voudra, pour s'assurer qu'elle ne souffre point d'exception; et je suis très-certain qu'il la trouvera toujours vraie, s'il apporte à l'examen des cas particuliers, une attention suffisante et l'exactitude nécessaire. Observez que je me sers exprès ici des termes très-généraux de signe et de langage, et non pas de ceux de mot et de langue, parce que tout ce que nous avons dit ne s'applique pas plus aux langues orales qu'à tout autre système de signes. Tout cela étant uniquement fondé sur la nature et l'usage de nos facultés intellectuelles, et sur la génération des idées qui en résultent, convient également à tous les langages possibles. Si cela n'était pas, cet ouvrage ne mériterait pas le nom de Grammaire générale, qui, j'espère, ne lui sera pas refusé. Nous connaissons donc bien actuellement les éléments de tout discours, pris chacun en particulier. Il nous reste à examiner les moyens par lesquels on les lie entr'eux, et les lois qui président à cette

réunion. C'est l'objet de la syntaxe, dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE IV.

### *De la Syntaxe.*

SI nous avons un signe unique et distinct, pour chacune de nos impressions reçues, pour chacun de nos jugemens portés, et pour chacune des affections de plaisir ou de peine qui résulte en nous des unes et des autres, il est bien certain que toutes nos idées seraient, dans nos discours, isolées, indépendantes, et sans liaisons entr'elles; il est en outre bien vraisemblable qu'elles seraient de même dans nos têtes. Car nous avons vu (1) que la plupart n'ont de consistance dans notre esprit, que celle qu'elles doivent aux signes sensibles qui les représentent. Dans cette supposition, nos perceptions fussent-elles nombreuses, nous seraient bien peu utiles, puisqu'il serait à peu près impossible d'en faire aucune combinaison, d'y apercevoir le moindre rapport,

---

(1) Voyez la première partie, chap. 16.

et les progrès de notre intelligence seraient bien faibles, ou même absolument nuls. Heureusement, un tel ordre de choses n'est, ni ne peut être. Nous nommons bien un certain nombre de nos idées; c'est-à-dire que nous les représentons par un signe qui leur demeure irrévocablement attaché, et qui rend perpétuel et permanent, dans notre souvenir, le résultat des opérations intellectuelles qui les ont formées. Mais la plupart des combinaisons que nous faisons continuellement de ces idées, et qui sont elles-mêmes de nouvelles idées, ne sont représentées que par la réunion de plusieurs signes, réunion passagère et momentanée, qui ne dure pas plus que le besoin qui la fait naître; et bientôt ces signes se séparent et reparaissent dans une multitude d'arrangements différens, pour exprimer de nouveaux produits de notre intelligence, à peu près comme les caractères d'imprimerie, qui représentent chacun un son, ou une partie d'un son, dans la composition d'un mot, retournent ensuite à la casse, et en sont tirés de nouveau, pour former tous les autres mots que l'on veut successivement rendre sensibles à la vue. Il y a seulement cette

différence entre ces signes et les caractères, que les premiers ont entr'eux différens degrés d'analogie, comme les idées qu'ils expriment, analogie qui fait qu'ils se rappellent les uns les autres, comme les idées se lient l'une à l'autre; au lieu que les caractères sont des figures arbitraires et isolées, qui n'ont nul rapport entr'elles, ni avec les sons qu'elles représentent.

Néanmoins, il résulte de ce besoin de réunir plusieurs signes pour exprimer toutes les idées qui n'ont point de signe qui leur soit propre, que pour entendre et parler nos langages, pour sentir leur expression, il ne suffit pas de savoir la valeur de chaque signe, il faut encore connaître les effets de leur assemblage; comme pour lire, il faut, non-seulement connaître les lettres, mais savoir les réunir en syllabes.

Parlons donc de cette espèce d'épellation.

Elle consiste dans l'emploi de trois moyens différens. Le premier, c'est la place que l'on donne aux signes dans le discours. Le second, ce sont certaines altérations qu'on leur fait subir. Le troisième, c'est la création de certains signes uniquement destinés à marquer les relations que les autres ont

entr'eux. C'est absolument comme dans les combinaisons des idées de nombre, pour exprimer ou comprendre un calcul, il faut avoir égard, non-seulement à la valeur propre des chiffres, mais encore à celle qu'ils tirent, soit de la place qu'ils occupent, soit des signes qui les modifient, soit de ceux qui les unissent ou les séparent.

La syntaxe, considérée comme l'art de calculer des idées de tout genre par le moyen de signes donnés, et à prendre ce terme dans toute l'étendue de sa signification primitive, qui veut dire, *j'arrange avec*, consiste donc à marquer la place que les signes doivent occuper dans le discours, à déterminer les variations que quelques-uns doivent éprouver, et à fixer l'usage de ceux qui ne servent qu'à lier les autres entr'eux.

La construction est donc la première partie de la syntaxe. Elle en est la plus importante, et celle dont l'utilité est la plus universelle; car il n'y a pas une circonstance dans le langage, quel qu'il soit, où il ne faille, pour le rendre intelligible, établir un ordre quelconque entre les signes qui le composent; au lieu que, suivant les occasions, on peut se dispenser, ou de leur faire

subir des altérations, ou d'en créer de nouveaux uniquement destinés à marquer les rapports des autres. Je vais donc parler d'abord de la construction.

**Hourwitz, Zalkind (1808 ?) *Origine des langues*, Paris, l'auteur, (s. d.)**

« Mais quelques bornés qu'on suppose les premiers hommes, ils n'étaient certainement pas plus bêtes que les singes et les castors leurs contemporains ; ils vivaient donc comme eux en société, et même d'une manière plus étroite que ces animaux, par toutes les raisons indiquées plus haut.

Si l'on admet cette supposition naturelle, on peut expliquer la formation de la langue de la manière suivante.

La société humaine composée d'une centaine d'individus (d'une ou de diverses tailles et couleurs) erra très longtemps dans une région tempérée, sans qu'aucun de ses membres fût jamais touché des beautés ni des horreurs de la nature auxquelles ils étaient accoutumés dès leur naissance.

Mais, un jour ayant été surpris à la vue subite d'un gros animal à long poil brun, qu'ils aperçurent pour la première fois, la peur et l'étonnement arrachèrent à un d'eux ce cri, par exemple, *ours* ! tous les autres ayant machinalement répété ce cri, l'ont retenu pour l'avoir entendu cent fois. Dès ce moment ils criaient *ours* toutes les fois qu'ils apercevaient cet animal ou tout autre quadrupède ; car ils ne savaient pas encore distinguer les espèces, ni même les genres. Voilà la naissance du premier mot, du verbe par excellence. » (pp. 22-23)

« Les adjectifs, les verbes et les adverbes ont pris naissance dans les dîners de famille, c'est-à-dire le lieu de toute la société humaine ; là, le philosophe ayant observé et fait observer que *boire* et *manger* sont des actions différentes, que tous les convives ne font pas ces actions de la même manière, et que les fruits qui composaient leurs repas différaient en goût, en forme, en odeur et en couleur, il donna des noms à toutes ces différences, ainsi qu'aux actions qui les font sentir, comme *blanc*, *rouge*, *doux*, *aigre*, *dur*, *mou*, etc. Sur ces modèles il créa dans la suite tous les autres verbes, adverbes et adjectifs.

Voilà enfin une langue proprement dite ; car jusqu'ici il n'existait que des mots isolés sans suite, mais depuis la création des verbes nous pouvons déjà former des phrases, et dire : *Pierre grimper arbre*, *Marie allaiter enfant*, *Martin casser dent après manger noix dure*. » (pp. 28-29)

